

C'EST À L'AUTOMNE 1994 qu'un ami commun nous présenta Ngo Van. Il cherchait à faire publier le premier volet de son indispensable histoire du Viêt-nam contemporain *. L'accord se fit presque aussitôt. La qualité du texte, qui jetait tant de lumière sur un sujet si soigneusement mythifié par l'historiographie officielle et académique, avait de quoi convaincre tout adversaire de l'occultation du passé. Les qualités de cœur, la vivacité d'esprit et la prestance de celui qui avait consacré de longues années à le rédiger étaient, quant à elles, éblouissantes.

Dans un texte de souvenirs **, notre ami disparu a narré, avec une pudeur et une modestie peu usitées en France dans ce genre littéraire, son enfance et sa jeunesse cochinchinoise. Il naquit dans une famille de paysans pauvres du hameau de Tan lo, non loin de Saigon, vers la fin de l'année du Rat, en 1912, et grandit au sein d'une nombreuse fratrie. Passionné par l'étude, il suivit d'abord les cours d'instituteurs ruraux avant de commencer, à 11 ans, d'apprendre l'idiome monocorde des envahisseurs français. À 14 ans, il trouva un gagne-riz, comme employé aux écritures dans une maison de négoce en quincaillerie de Saigon, et commença fort précocement à se mêler d'agitation anticoloniale.

La domination française sur l'ex-royaume d'Annam ne fut jamais qu'ête. Les soulèvements se succédaient, toujours durement réprimés : l'homme blanc rétribuait les indigènes serviles par de menues prébendes et de dérisoires passe-droits, mais pour les autres c'était : « Plomb, mitraille, prison... » Ruse de l'Histoire : les rebelles ne cessaient de se radicaliser au contact de l'intruse culture occidentale et Rousseau, Baudelaire ou Marx étaient lus avec

* *Viêt-nam 1920-1945, révolution et contre-révolution sous la domination coloniale*, L'insomniaque, 1996, rééd. Nautilus, 2000.

** *Au pays de la Cloche fêlée*, L'insomniaque, 2000.

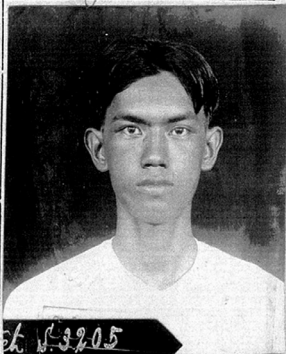
avidité par des lettrés comme par des autodidactes, qui découvraient là des horizons sans doute insoupçonnables sous la férule du despotisme oriental. C'était aussi le temps où se faisait sentir dans toute l'Asie – convoitée, violente, spoliée par l'Occident – l'onde de choc des révolutions d'Europe centrale et de Russie.

Après que Staline eut poignardé dans le dos la Commune de Shanghai, nombre de militants annamites se détournèrent du Komintern et préférèrent se reconnaître dans le combat que Trotski engagea alors au grand jour contre le maître du Kremlin : le bourreau de Kronstadt avait reproché ostensiblement cette sanglante trahison à son rival – lui qui avait pourtant montré qu'il savait mieux réprimer les insurrections que mener à bien des coups d'État.

Les trotskistes vietnamiens d'avant-guerre se distinguaient des sectes se réclamant du fondateur de l'Armée rouge, qui ont essayé depuis dans certaines contrées, par leur relative absence de dogmatisme : être trotskiste à Saïgon, c'était avant tout, par-delà les divergences tactiques, marquer son autonomie face aux léninistes orthodoxes locaux, affidés du futur Hô Chi Minh et instruments dociles des tortueuses menées ourdies derrière les murailles du Kremlin. Tandis que l'opposition antistalinienne recrutait essentiellement en milieu urbain parmi les coolies, ouvriers et employés, les neveux de l'Oncle Hô cherchaient à s'assurer le soutien des masses paysannes, plus nombreuses et malléables, dans la perspective stratégique de l'encercllement des villes par les campagnes – qu'ils pratiquèrent en effet avec obstination jusqu'à étendre leur despotisme sur tout le territoire près d'un demi-siècle plus tard.

Ngo Van, esprit curieux et indépendant s'il en fut, désireux d'échapper au monde rural, rejoignit tout naturellement les rangs de l'extrême gauche antistalinienne : dans l'Indochine coloniale, les maximes libertaires étaient décidément trop exotiques pour que les groupes rebelles les fassent leurs – même si quelques isolés, comme l'anarchiste Trinh hung Ngau, s'efforcèrent d'en propager certaines.

No M^{le} S. 220/



SIGNALEMENT

Race Annamite Taille 1 m 81

Confon générale _____

Tête ovale Teint jaune

Cheveux châtain noir Barbe _____

Front incliné en sautoir fuyante

Sourcils droits Yeux noir

Nez dos rectiligne fin Bouche mojeune

Oreilles ovales

Menton haut Cou mojeun haut

Allure générale _____

St. 15-3205

Détail du livret d'indigène de Ngo Van (1934)

Alors que les grèves à Saigon se multipliaient, le noyau de militants déterminés auquel appartenait Ngo Van fut décimé par une rafle en juin 1936, et ce dernier se retrouva en prison, après l'habituelle séance de torture au siège de la très sinistre Sûreté, rue Catinat – au moment où le Front populaire arrivait au pouvoir en France... Ce fut derrière les hauts murs, entre deux grèves de la faim collectives, qu'il rencontra deux grandes figures de l'agitation anticoloniale: Ta thu Thau, principal théoricien de l'Opposition ouvrière (qui sera exécuté par le Viêt-minh en 1945) et le lettré Nguyen an Ninh, fondateur, dans les années 1920, du journal *La Cloche fêlée*, ainsi nommé en hommage à Baudelaire (il mourra au bagne colonial de Poulo Condor en 1943).

Pendant ce temps, le gouvernement du Front populaire continuait de réprimer à tout va manifestations et grèves en Indochine, mais le bel été des ouvriers français et espagnols ne s'en perpétuait pas moins dans la colonie – malgré les compromissions des staliniens locaux avec les autorités. En novembre 1936 par exemple, plus de 20 000 mineurs de Hon gay Cam pha, dans le Nord, cessèrent le travail pour réclamer – outre le droit de se syndiquer, inconnu dans les colonies de la république, et l'augmentation de leurs salaires de misère – la fin des « sévices corporels, des coups de rotin, de nerf de bœuf, de poing, de pied ». Ingrats et douillets « autochtones », qui ne se délectaient point des bienfaits de la civilisation occidentale!

En juin 1937, après un an de détention, Ngo Van fut libéré et rédigea aussitôt une brochure dénonçant l'absolue iniquité des procès de Moscou. Ce pamphlet, interdit dès sa parution, circula sous le manteau, de même que d'autres publications séditionnaires en vietnamien éditées par Ngo Van et ses camarades.

En septembre, il fut arrêté à nouveau puis relâché un mois plus tard. Il s'installa alors à Phnom Penh où il avait trouvé un emploi dans la succursale cambodgienne des Comptoirs généraux de l'Indochine. Il ne tarda pas à reconstituer un cercle militant clandestin en ce premier lieu d'exil, diffusant des informations sur les troubles sociaux qui maintenaient villes et campagnes vietnamiennes en ébullition.

Il descendait parfois le Mékong pour se rendre à Saigon, où il constatait l'influence croissante des groupes trotskistes, toujours plus populaires – jusque dans la petite bourgeoisie autochtone, écrasée de taxes et admise à voter dans les élections locales: Ta thu Thau fut ainsi élu, au suffrage censitaire, au conseil colonial. Face aux visées expansionnistes du Japon et aux divers bruits de bottes qui annonçaient une nouvelle boucherie mondiale, les staliniens prônaient une impopulaire alliance tactique avec les puissances coloniales honnies, tandis que les trotskistes espéraient ouvertement que les populations colonisées profiteraient du choc des impérialismes pour recouvrer leur indépendance et imposer leur émancipation sociale.

Dès la déclaration de guerre, Ngo Van, dûment repéré par les autorités coloniales, fut arrêté une troisième fois et détenu un mois à la Sûreté de Phnom Penh avant d'être transféré à My tho. Condamné à huit mois de prison pour « manœuvres subversives », il ne fut relâché, en juin 1940, que pour

être sur-le-champ déporté à Travinh, une île du delta du Mékong où il lui fallut tâcher de survivre dans le plus grand dénuement.

Après neuf mois de résidence forcée dans cet enfer poisseux, les symptômes d'une tuberculose se déclarèrent dans son organisme affaibli, ce qui lui valut l'autorisation de revenir à Saigon pour y être hospitalisé. Malgré le mal qui gâtait ses poumons, Ngo Van dut, pour manger et se soigner, travailler dans un entrepôt poussiéreux à trier des peaux de buffle tannées et imprégnées d'arsenic, destinées au Japon, dont les troupes occupaient à présent l'Indochine avec l'accord des autorités maréchalistes de la France, vaincue mais agrippée à son empire colonial. Tout en maintenant à son poste le gouverneur français, l'amiral Decoux, les Japonais étaient alors maîtres de la colonie. Ngo Van fut déplacé au bureau de Can tho de l'entreprise japonaise qui l'employait et y passa le reste des années de guerre.

Le 10 mars 1945, l'armée japonaise, jouant son va-tout sur tous les fronts, évinçait Decoux et sa clique de colons et de policiers vichyssois, installait un gouvernement fantoche à Huê et proclamait la loi martiale.

La capitulation du Japon, le 15 août 1945, plongea dans le chaos l'Indochine, envahie au nord par l'armée chinoise de Tchang Kaï-chek, au sud par les forces anglo-indiennes du général Gracey. Le 18, les troupes du Viêt-minh, avatar nationaliste du parti communiste vietnamien, s'emparèrent de Hanoi, et Saigon entra en effervescence. Ngo Van quitta Can tho pour regagner les environs de la métropole cochinchinoise et créa dans son hameau natal de Tan lo un centre de liaison de la Ligue des communistes internationalistes. Cette organisation clandestine, fondée par Ngo Van et Lu sanh Hanh à Can tho pendant l'occupation japonaise, était très active parmi les ouvriers saïgonnais, peu favorables au style spartiate et aux méthodes autoritaires des staliniens.

Ces derniers, prenant de court les Chinois, avaient conquis le Tonkin. Ils ne tardèrent pas à y montrer leur vrai visage en organisant une vaste traque meurtrière contre les « trotskistes, traîtres à la patrie » – et en réprimant, au nom de l'unité nationale, les conseils ouvriers qu'avaient formés les vaillants mineurs de Hon gay et de Cam pha. À Saigon, où stationnaient encore des troupes japonaises, le chef stalinien Tran van Giau prit la tête d'un comité exécutif provisoire chargé de contrôler la ville en attendant l'arrivée des forces anglo-indiennes, alliées aux Français.

Le 25 août, une manifestation monstre eut lieu dans le centre de Saigon, à laquelle Ngo Van et les militants de la Ligue participèrent, exigeant « tout le pouvoir aux comités du peuple », lesquels se constituaient un peu partout dans la ville, contestant l'autorité de Tran van Giau, de sa police politique et de ses groupes armés. Le 2 septembre, le Viêt-minh organisa un défilé militaire à Saigon tandis que Hô Chi Minh proclamait solennellement l'indépendance du Viêt-nam à Hanoi.

Mais les Britanniques étaient maîtres du jeu et, décevant les espoirs qu'ils avaient fait naître chez Hô pour mieux le neutraliser, ils remirent aux Français cette colonie lointaine et ses vastes plantations d'hévéas. Face à la puissance de

feu des forces alliées, les troupes du Viêt-minh choisirent d'abandonner le centre administratif de Saigon pour gagner les faubourgs et campagnes avoisinantes afin d'y poursuivre l'insurrection.

En attendant, le petit peuple de Saigon, refusant le retour des colonisateurs exécrés, cherchait par tous les moyens à s'armer pour les bouter hors de la ville, et la Ligue de Ngo Van et de ses camarades n'était pas en reste. Chassé de Saigon par les Français et leurs alliés, le Viêt-minh s'acharnait, quant à lui, à éliminer les « traîtres trotskistes », à désarmer les comités de base, tout en affirmant hautement le caractère modéré et « bourgeois » de son gouvernement et en remettant à plus tard la réforme agraire tant promise.

Le 23 septembre, la population de la ville, toutes obédiences confondues, dressa des barricades et se souleva contre les Français, lesquels parvinrent après une nuit de combats de rue à regagner le contrôle du centre. Pourchassés tant par les colons revanchards que par les stalinien, qui profitaient de la bataille pour occire le maximum de militants trotskistes, les membres de la Ligue décidèrent de quitter Saigon pour se regrouper et rejoignirent un peu plus tard la Milice ouvrière, créée par les traminois de Saigon pour participer aux combats contre les Français sans faire allégeance aux stalinien ou aux autres groupes nationalistes.

Capturé par des hommes de main du Viêt-minh – qu'il a décrits comme des bourreaux et des tortionnaires n'ayant rien à envier à leurs adversaires français –, Ngo Van fut libéré grâce à l'intervention de combattants de la Milice ouvrière. Épuisé par la tuberculose et incapable de combattre, il décida de regagner Saigon, à présent entièrement reconquise par les forces coloniales, pour s'y reposer et s'y soigner. Traînant sa maladie, il travailla en qualité d'interprète et de gratte-papier pour le compte d'un négociant chinois, tandis que, dans le Nord et dans les maquis de Cochinchine, les trotskistes étaient systématiquement éliminés par les tchékistes du bon Oncle Hô.

Il tint un temps, dans son logis, une sorte de librairie clandestine, qui servait surtout de boîte aux lettres aux derniers réseaux trotskistes saigonais, pris entre deux feux et proches de l'anéantissement. Harcelé par la police coloniale, il apprenait régulièrement la mort de quelque camarade sous les balles du Viêt-minh, du corps expéditionnaire de Leclerc ou de ses supplétifs autochtones. Ngo Van dut finalement se résoudre, en 1948, à quitter sa terre natale – vouée à une interminable guerre –, laissant derrière lui parentèle et enfants, camarades et amis pour entamer en solo une nouvelle existence au pays de l'occupant, qui était aussi celui de la Commune de Paris et de Louise Michel, de Rousseau et de Fourier...

* *
*

APRÈS LA PARUTION d'*Au pays de la Cloche fêlée*, il s'était promis de faire le récit de ses tribulations en France – de sanatorium en usine, de cours du soir en groupe de discussion, de comité de rédaction en comité de grève. Il prévoyait également de raconter ses voyages, et plus particulièrement celui qu'il

effectua dans son pays natal après près d'un demi-siècle d'exil. Il avait commencé la rédaction de ce second volume de souvenirs, interrompue par son trépas, le 2 janvier 2005. Les chapitres déjà rédigés – rassemblés ici tels quels sous le titre *Au pays d'Héloïse*, qui s'était d'emblée imposé à lui – constituent la première partie, quelque peu fragmentaire, de ce recueil.

Les jeux de l'amour et du hasard le firent loger jusqu'à sa mort, après les années d'errance, de maladie et de dénuement, dans un petit appartement de l'île de la Cité qui voisinait avec l'emplacement du logis d'Abélard, dûment signalé par une plaque commémorative. C'est ainsi que, guidé par son insatiable curiosité, il s'était enquis des libres amours, des audaces théologiques et des cruelles mésaventures de ce grand esprit et de son Héloïse, si voluptueuse et philosophe – peut-être la femme la plus savante du XII^e siècle – « pour qui fut châtré et puis moine Pierre Esbaillart à Saint-Denis ». Il tenait aussi en haute estime un La Boétie, lucide et élégant critique de la servitude volontaire, ou un Claude Le Petit, brûlé en place de Grève en 1662 pour avoir fait paraître de trop bons sonnets luxurieux. Cela dit assez ce que Ngo Van goûtait en France et qui l'y retenait : cette singulière indocilité de l'esprit – avec une pointe de sel – qui s'y rencontre parfois et qui y a longtemps laissé quelque empreinte.

En 1934 déjà, à 20 ans, il avait eu un aperçu plutôt dépayçant de la France : embauché, le temps d'un trajet Saïgon-Marseille-Saïgon, à la buanderie du paquebot *Aramis*, il avait pu séjourner trois semaines à la Joliette et avait découvert le populeux quartier du port en compagnie d'un compatriote « ficelle pour passer des choses à la barbe des douaniers ».

En 1948, il monta droit à Paris. Devenu ouvrier d'usine, il participa longtemps à l'activité de petits groupes révolutionnaires – qui se formaient et se déformaient au gré des rencontres et des fâcheries –, parmi ceux qui dénonçaient les innombrables méfaits du stalinisme et de ses différents avatars. Il s'éloigna avec eux du trotskisme, voué au sectarisme et aux manœuvres malsaines de l'entrisme, pour approcher les positions plus libertaires des partisans du pouvoir des conseils ouvriers.

C'est en côtoyant l'un de ces groupes qu'il fit la connaissance de Maximilien Rubel – ce fin connaisseur de l'œuvre de Marx persistait à en souligner les aspects anti-autoritaires –, et l'amitié entre ces deux exilés dura autant qu'eux. On trouvera ici un extrait du texte que Ngo Van lui consacra au lendemain de sa mort, en 1996.

Vingt ans après son arrivée en France, Ngo Van connut le plaisir de la voir au bord de l'insurrection, en proie à l'émeute et à l'orgie, paralysée par une grève générale. Dans un article rédigé à chaud et repris ici, il décrivit, en relatant l'occupation de l'usine où il trimait alors, quelle formidable occasion de changer leur destin s'offrit là aux pauvres et quel piètre usage ils en firent en finissant par obéir comme moutons à leurs bergers syndicaux.

* *
*

CE FILS de paysans cochinchinois – rescapé des geôles coloniales, ouvrier pendant de longues décennies – n'en avait que davantage l'élégance d'un prince et la parole d'un sage. De haute stature, il portait sur le monde un œil doux et incrédule, qui luisait de malice quand la conversation se faisait badine ou gouailleuse... et se perdait dans le lointain à l'évocation des camarades tombés au combat.

Son penchant pour les écrits de Céline ou ceux de B. Travençolo comme pour les romans chinois classiques peuplés d'ermites mal embouchés, de rebelles et de brigands indique assez ce qu'il appréciait avant tout en littérature, par-delà la variété des transpositions et des styles : la sincérité du témoignage, la parole aux pauvres et aux réfractaires, l'exaltation de la révolte.

Outre son goût, très sûr, pour la dialectique et la poésie, cet autodidacte persévérant se passionnait pour l'étude de la littérature et de la civilisation chinoise. Ses recherches sur les rapports entre magie et politique dans la Chine ancienne lui valurent un diplôme de l'École des hautes études et le titre de docteur en histoire des religions – sa thèse, publiée par les Presses universitaires de France en 1976*, demeure un ouvrage précieux pour qui s'intéresse à la culture des populations de cet empire bureaucratique et marchand qui renaît aujourd'hui sous les oripeaux de « l'usine du monde ».

L'une des multiples passions de cet esprit, aussi éclectique qu'exigeant, était le dessin et la peinture, qu'il pratiquait assidûment, sans prétention mais avec bonheur et habileté, empruntant aux différents artistes qu'il admirait non sans apporter à ses efforts graphiques la singularité d'une subjectivité forgée au gré des aventures et des lectures par les dégâts et les émerveillements. Nous nous devons de présenter dans ce recueil quelques-unes des plus belles œuvres que l'on doit à son pinceau, afin de faire connaître au plus près les diverses facettes de ce très honnête homme.

Van aimait à croquer ses amis et tout ce que son regard jugeait digne d'être fixé sur le papier. C'est au sanatorium qu'il eut l'occasion de déployer ses talents de peintre, mariant les influences impressionnistes et orientales.

Il peint cette vue d'ensemble, effroyablement chaotique, de Saigon en insurrection, réminiscence de cette nuit incendiée de septembre 1945 où il dut se réfugier sur les hauteurs environnantes pour échapper aux balles des colons et à celles du Viêt-minh. Il peint les rues grises du Paris ouvrier qui plus jamais ne sera, ou de la marmaille qui glisse sous la pluie... Il dessine un chêne obstiné qui refuse de mourir, qui renaît... Il représente l'âme du thé aussi, puis fixe la grâce d'un perroquet de sa maisonnée. Il peint Sophie en majesté, qui fut sa ferme complice de 1952 jusqu'à sa mort en 1994.

Il se délectait aussi à prendre en photo tout ce qui lui inspirait de l'attirance ou de la curiosité. Il ne se déplaçait jamais dans le monde sans son appareil, non en touriste désinvolte, mais en passionné de l'image, soucieux de collecter des traces de vie et de fixer les moments de la socialité. Ce recueil

* *Divination, magie et politique dans la Chine ancienne*, réédition You-Feng, Paris, 2002.

n'aurait donc pas été complet sans quelques photographies, prises par lui ou par d'autres, qui donnent aux noms des visages.

* *
*

SON SENS de l'amitié n'était pas mince. Il aimait prodigieusement régaler ses invités de mets et de friandises, d'alcools et de cigares, de chanvre indien même, qu'il cultivait pour soigner agréablement un glaucome. Il ne rechignait pas au potlatch et s'effarait tristement des bassesses que peut faire commettre l'argent. La richesse de sa conversation, l'extrême dignité de son existence lui avaient gagné de nombreuses et solides affections – toutes teintées d'une sorte de respect inné – tant parmi ses collègues d'atelier que chez ses compagnons de lutte ou chez les divers complices que son inlassable et polymorphe activité l'amenait à fréquenter.

Sa rencontre avec L'insomniaque se fit alors qu'il venait de perdre sa compagne Sophie Moen et qu'il atteignait les 82 ans, mais sans se résigner à rien. La sympathie se mua vite en amitié. Ce qu'il nous a enseigné, outre tant de nécessaires vérités historiques, déborde de l'intelligible et tient aux plus intimes, aux plus subtiles connivences qui ne naissent qu'entre indociles. Nous avons en retour dirigé sa curiosité vers certains domaines de la pensée qu'il avait jusqu'alors un peu négligés, communs aux taoïstes anarchisants en Chine et aux plus enragés des ennemis du salariat en Occident. C'est au contact de ces derniers qu'il acheva son évolution critique vers le clair désir d'un communisme sans chefs ni policiers, joyeusement amoral et hétérogène.

Cette persévérance à approuver les pratiques subversives des pauvres et à s'y reconnaître lui procurait jouvence et ressort. Et nous le vîmes savourer en bon vivant et bel ami dix précieuses années de voyages et d'amours, d'études et d'écriture aussi, car il se devait d'achever le second volet de son histoire du Viêt-nam contemporain *. Loin d'être isolé, il multipliait les contacts dans le monde entier, notamment dans la diaspora vietnamienne en exil, ce qui nous incita à éditer en vietnamien son *Viêt-nam 1920-1945* dans le but de l'y faire circuler – et sous le manteau à Hanoi ou Saigon.

Puis, ayant fait longue et hardie route, quoique rocailleuse et semée d'embûches, Van s'en alla passer le col brumeux au-delà duquel s'affrontent la mémoire et l'oubli.

L'INSOMNIAQUE

* *Le Joueur de flûte et l'Oncle Hô, Viêt-nam 1945-2005*, Paris-Méditerranée, 2005.